

ARMOIRIES DE LA VILLE DE COURTRAI

IV

COURTRAI. — LA BATAILLE DES ÉPERONS D'OR ET LA DÉFAITE DE ROSEBECKE



AUDENARDE à Courtrai la distance n'est pas longue. Elle le serait que le touriste ne songerait guère à s'en plaindre, tant le chemin qu'il faut suivre est agréable et varié. Partout la campagne est non seulement riche, mais encore riante et pittoresque.

La nature, dans ces heureux pays, ne se contente pas d'être aimée pour les biens qu'elle prodigue, elle veut encore être trouvée jolie, et se montre en tous temps sous de gracieux aspects.

L'entrée de Courtrai rappelle celle de sa voisine. Plus de fossés, plus de remparts, des voies spacieuses, des rues larges, de vastes places; mais, hâtons-nous de le dire, nous ne sommes plus ici dans une demi-solitude. Courtrai est vivante, animée, peuplée, bruyante même parfois. Les lourdes voitures ébranlent ses pavés et font trembler ses vitres, la foule à certaines heures envahit ses trottoirs, et, même dans ses faubourgs, pour peu que l'on prête l'oreille, on distingue ce bourdonnement vague, indécis, qui fait, pour ainsi dire, partie de l'atmosphère des cités populeuses.

La vieille *Kortryk* ne s'est point endormie en effet dans des précoc-

cupations d'un autre âge. Le passé et le présent se sont livrés bataille dans ses murs. Le métier du tisserand et la machine du tisseur ont été mis aux prises. Cette dernière a remporté la victoire ; elle a chassé, proscrit, détruit et remplacé son rival démodé. Le champ de bataille lui est demeuré sans conteste, et Courtrai peut aujourd'hui, comme il y a deux siècles, s'enorgueillir à juste titre des « belles nappes, serviettes et ameublements qu'on y fabrique en forme de damas, et qui sont fort recherchés dans toute l'Europe ¹ ».

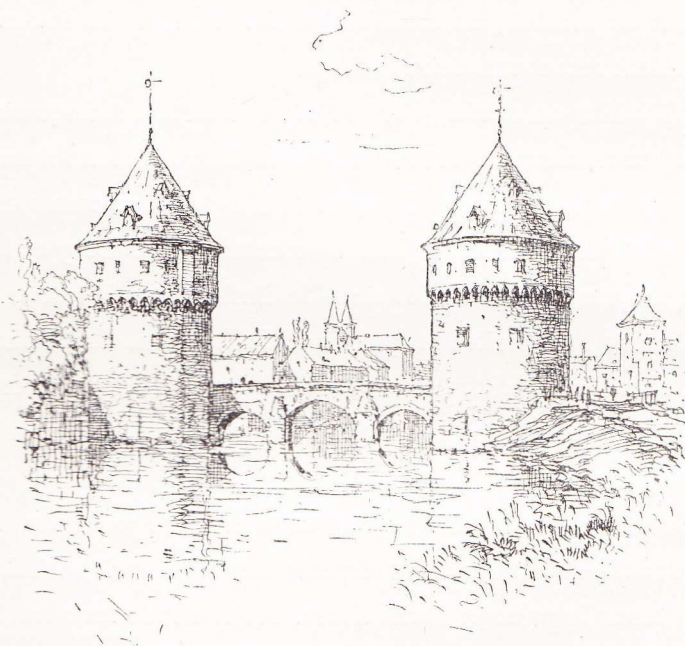
Malheureusement pour la commerçante cité, toutes les batailles qui se sont livrées à l'ombre de ses murailles n'ont point été ni si fécondes, ni si propices. Pendant quatre siècles, en effet, les campagnes qui lui forment une verdoyante ceinture ont servi de champ clos à des hordes furieuses. La Lys, cette jolie rivière à qui elle doit une si grande part de sa prospérité, a roulé dans ses flots des cadavres sans nombre. Dix fois la torche incendiaire s'est promenée dans ses faubourgs. Du haut de ses clochers on découvre les champs funèbres de Rosebecke, et c'est à ses portes qu'eut lieu cette boucherie terrible, restée à jamais célèbre dans l'histoire, sous le nom de « Journée des éperons d'or ».

J'ai voulu, me trouvant sur les lieux mêmes, relire, dans les récits du temps, la narration de ce dernier événement, qui devait avoir, à quatre-vingts ans de distance, des conséquences si désastreuses pour la ville de Courtrai.

On était aux premiers jours de juillet 1302, au moment des plus fortes chaleurs. Les Flamands, commandés en apparence par Jean de Namur et par le comte Gui, mais en réalité par Pierre de Coninck et Jean Breydel, étaient campés aux abords de la ville. Courtrai était en leur pouvoir ; seul le château était demeuré aux mains des gens du roi. Avertis de l'approche de l'ennemi, les communiers avaient choisi leur champ de bataille, et les dispositions qu'ils avaient prises étaient aussi habiles que prudemment combinées.

1. *Les Délices des Pays-Bas.*

Grâce à une vieille chronique manuscrite ¹, on peut reconstituer sans peine l'ensemble de leurs troupes et leur ordre de combat. Ils comptaient environ soixante mille hommes, tous robustes et bien armés; non pas, comme on l'a cru longtemps, composés de bandes indisciplinées et confuses, mais la plupart « serments » ou corpora-



COURTRAI : RESTES DES ANCIENNES FORTIFICATIONS

tions, pourvus de longues piques, de lances ferrées, d'épées tranchantes, ou de ces massues terribles qu'ils nommaient, par dérision, *goedendag*, c'est-à-dire « bonjour ».

A grands bastons pesanz ferrez,
Avec lonc fer agu devant ².

C'est dans les champs de Groningue qu'ils avaient opéré leur con-

1. *Anonymi monachi chronicon Flandriae.*

2. G. Guiard. Voir la *Branche des royaux lignages* et la *Chronique métrique*. Dans ce dernier ouvrage, Guiard donne une description détaillée de ces armes terribles, dont, dans cette journée, il devait être fait un si effroyable usage.

centration. Leur front était couvert par un ruisseau disparu depuis dans les agrandissements de la ville. Un coude, que formait ce ruisseau, protégeait leur gauche, et la Lys, qu'ils avaient à dos, présentait pour eux le double avantage d'empêcher qu'ils ne fussent tournés, et, en enlevant à leurs troupes la possibilité de la fuite, de placer celles-ci dans l'alternative de vaincre ou de mourir. Enfin ils avaient renforcé leur front de combat, en creusant en avant des trous et des fossés, qu'ils avaient recouverts de branchages.

Le 8 juillet au matin, l'armée royale, forte de cinquante mille hommes, et renfermant dans son sein la fleur de la noblesse de ce temps, apparut à l'horizon. Sous les ordres du jeune comte d'Artois, elle prit position en face des bandes communières. Le 9 et le 10 au matin, quelques capitaines, les sires de Barlas et de Mantoue notamment, allèrent reconnaître les positions de l'ennemi. Ils étaient l'un et l'autre capitaines d'archers, vieux routiers, hommes de main et d'expérience. Leur reconnaissance opérée, ils se rendirent auprès du connétable de Nesle.

« Gardez-vous, lui dirent-ils, d'engager votre précieuse noblesse contre ce ramassis d'hommes désespérés. Les Flamands ont laissé dans Courtrai leurs bagages et leurs vivres. Nous allons les harceler avec nos archers et les couper de la ville. Il faut que ces gens-là mangent trois ou quatre fois par jour. Quand ils commenceront à battre en retraite, tombez sur eux, vous en aurez promptement raison. »

Le conseil était sage, et le connétable se montra disposé à le suivre. Le comte d'Artois toutefois ne voulut rien entendre. Le lendemain, au moment d'engager l'action, le vieux Raoul de Nesle renouvela ses sages remontrances, mais le jeune prince s'emporta et l'ordre d'attaque fut alors donné.

On sait le reste. L'armée française, qui primitivement avait été divisée en dix corps, fut réduite à trois, et dans ce nouvel ordre s'avança au milieu de ce terrain coupé de fossés et de trous, où elle ne tarda pas à s'embourber jusqu'au ventre des chevaux. A ce moment le

massacre commença, épouvantable, inouï, car les cavaliers, ignorant ce qui se passait en tête de leurs colonnes, poussaient droit devant eux et avançaient toujours, écrasant ceux qui les précédaient.

Il était neuf heures et un quart, lorsque le comte d'Artois eut enfin connaissance de la situation. Fou de désespoir et de rage, il groupe à la hâte le corps qu'il commandait et qui formait la réserve, s'élançe à sa tête, franchit d'un bond le ruisseau rempli de morts, pénètre au plus fort du carnage, pousse jusqu'à l'étendard de Flandre, le saisit à la hampe, et, malgré les coups de massue et de hache qui pleuvent de toutes parts, il en déchire un lambeau. En ce moment, un frère lai de l'abbaye de Ter Doest, Guillaume van Saeftingen, lui porte un coup si violent que le prince roule à bas de son cheval. Il est alors assailli par une foule avide de sang qui se rue sur son corps. On l'achève à coups de masses d'armes, et un boucher de Bruges, qui lui avait déjà abattu le bras, lui arrache la langue, et s'en va offrir ce dégoûtant trophée à Jean van der Marct.

La mort du jeune général, au lieu de ralentir le massacre, ne fit que lui communiquer une ardeur nouvelle. Les débris de l'armée française, enveloppés par les bandes flamandes, furent impitoyablement égorgés. Rien de ce qui resta sur le champ de bataille ne demeura vivant. Le peu qui parvint à s'échapper fut poursuivi avec une furie sans égale. Des détachements qui s'étaient enfuis furent rejoints du côté de Zweveghem, de Saint-Genois et jusqu'au-dessus de Dottignies, et massacrés sans rémission. Une bande nombreuse, enveloppée auprès de la Léproserie de la Madeleine, fut assommée à coups de masses d'armes. Une autre, commandée par Guillaume de Mosschere, eut le même sort près de la montagne. Les vainqueurs ne firent pas de quartier, et, même après la victoire, se montrèrent inaccessible à la pitié. « *Omnes occidebant crudeliter*, dit un contemporain ¹, *donec totaliter de victoria securi essent, non parcebant.* »

¹ *Anonymi monachi chronicon Flandriæ* : « Ils égorgaient tout avec cruauté, et, tandis qu'ils étaient tout à fait certains de la victoire, ils n'épargnaient personne. »

Lorsque, faute de combattants, l'action se ralentit sur le champ de bataille, vingt mille Français y avaient trouvé la mort, et dans ce nombre sept mille chevaliers, onze cents nobles, sept cents seigneurs bannerets et soixante-trois comtes, ducs ou princes. J. Meyerus, le vieux chroniqueur flamand, constate que la fleur de la noblesse du monde entier avait péri dans cette journée terrible, et le P. Daniel ajoute qu'il n'était pas de grande famille, en France, qui n'eût un père, un frère ou un enfant à pleurer.

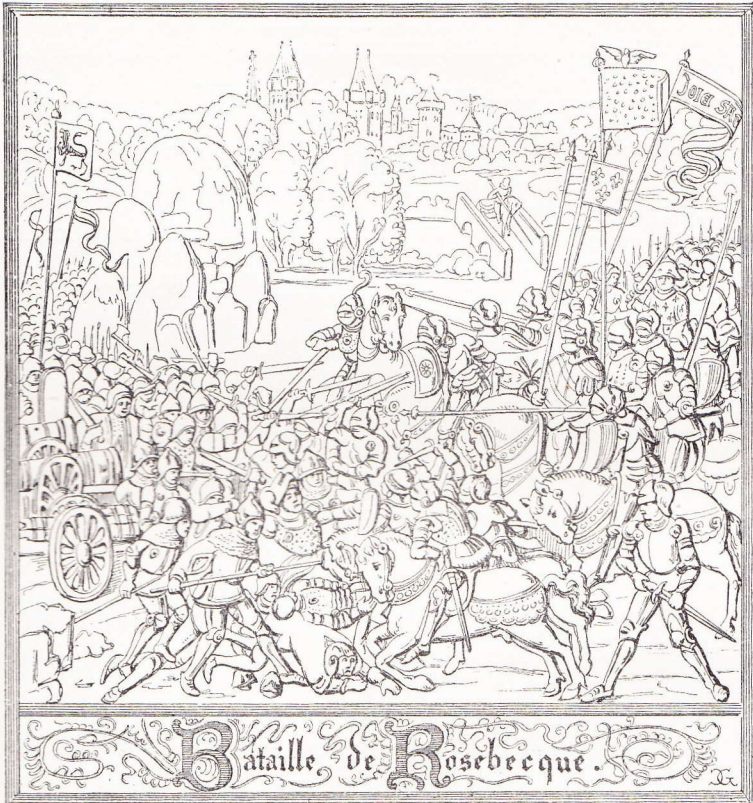
Cette victoire dépassait tellement toutes les espérances des Flamands, qu'ils n'hésitèrent pas à en faire remonter le mérite principal à la protection céleste. En hommes pieux et en chrétiens reconnaissants, il taillèrent à Notre-Dame de Groningue sa part dans le butin. On lui fit hommage de cinq cents éperons dorés ramassés sur le champ de bataille, et après avoir institué, en signe de réjouissance, une procession et des fêtes annuelles, on s'en alla, en grand cortège, suspendre les cinq cents éperons aux voûtes de l'église de Notre-Dame de Courtrai.

Funeste présent s'il en fut, et qui allait amener de terribles représailles. Quatre-vingts ans plus tard, les Français, nous l'avons dit, allaient venir les y reprendre.

Cette fois, la vierge de Groningue oublia de veiller sur ses fidèles serviteurs. Les pauvres gens, comme dit une vieille légende, furent « du tout rompuz, déconfitz et vaincuz, desquelz dessus le champ demoura bien XL mil ». C'était la bataille de Rosebecke, la sanglante revanche de la Journée des éperons d'or.

Le lendemain de ce jour de sang et de carnage, quand le roi Charles VI eut fait pendre à un arbre le cadavre mutilé de Philippe d'Artevelde, et se vit chassé du champ de bataille par « la punaiserie des morts », c'est à Courtrai qu'il vint établir son quartier général. La ville était occupée déjà par les troupes victorieuses, qui exerçaient

Flamands, nous dit Froissart, on n'en prenoit nuls à merci. » Un moment la présence du roi parut suspendre ces violences, « mais connaissance lui vint qu'il y avoit, en la grande église Notre-Dame, une



CH. GOUTZWILLER.

BATAILLE DE ROSEBECQUE

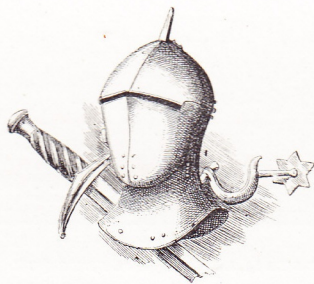
D'après le manuscrit de Froissart, à la Bibliothèque nationale.

chapelle avec largement cinq cents paires d'éperons dorés, lesquels avoient esté des seigneurs de France, et en faisoient ceux de Courtray tous les ans, pour leur triomphe, grande solennité ». Apprenant cela, il entra dans une grande colère et dit : « Si leur souviendroit aussi, au temps à venir, comment le roy de France y auroit esté ¹ », menace terrible et qui devait malheureusement être fidèlement mise à exécution.

1. Froissart, *Chroniques*.

« Quand le roi de France dut partir de Courtray, continue le vieux chroniqueur, il ne mit mie en oubli les éperons dorés qu'il avoit trouvés en l'église... Si ordonna le roy que Courtray fust toute arse et détruite » et la ville « fust mallement menée, car on l'ardit et détruisit sans déport ».

La pauvre cité, réduite en cendres, ne présenta bientôt plus qu'un amas de ruines. De toutes les richesses qu'elle renfermait, une seule trouva grâce devant les vainqueurs et ne fut pas détruite : « l'oroloige des halles qui sonnoit les heures, l'un des plus beaux que on sçut de là ni de çà de la mer ». Il fut démonté par ordre du duc de Bourgogne, « placé tout par membres et par pièces sur un char, et la cloche aussi », et conduit à Dijon.



HENRY HAVEL

STAS
BLAND

à VOL

D'OISEAUX



PARIS

ERNEST KOLB ÉDITEUR